Écouter la voix portée, ressentir son ancrage

Mélodie Faury

Archives Henri-Poincaré, Université de Strasbourg

Résumé : Dans le texte que je choisis de commenter ici, Baudouin Jurdant nous amène à voir, entendre et sentir ce que l'écriture fait aux sciences et aux individus en sciences. Ces réflexions dépassent largement la question des sciences comme pratiques, comme acteurs ou institutions, et nous ramènent à la relation intime que la pensée entretient avec les mots, le langage, l'écriture et l'oral, selon une dimension historique qui nous accompagne dans le questionnement de nos fondements culturels et scientifiques.

Mots-clés : réflexivité, oralité, écriture, pensée, vitalité, désir de scientificité.

Dans la rencontre avec la pensée de Baudouin Jurdant – par la lecture mais surtout par l'oral (discussions informelles, conférences, témoignages, entretiens) – ce qui me met le plus en mouvement jusqu'à aujourd'hui ce sont certaines des questions qu'il traverse et partage, dont je n'ai pas encore fait le tour – si tant est que ce soit possible – : celles liées à la réflexivité, à la place de l'oral, de l'écrit et du sujet en science. Elles ont nourri ma thèse et continuent de me travailler par résonances, au contact d'autres pensées, d'autres perspectives et dans de multiples situations de communication, de terrain et de prises de parole, en tant que chercheuse.

Au moment de l'écriture de ma thèse, j'avais été touchée dans le travail de Baudouin Jurdant par la question de l'oralité, comme source privilégiée de réflexivité et mon travail s'est construit sur plusieurs années avec cette attention particulière à l'articulation entre l'oral, l'écrit, à *qui parle*, *d'où* et à ce que cela fait de *parler* à quelqu'un.e de la *pratique scientifique* dans le contexte d'une recherche. Ce premier contact avec sa pensée, que je dois à Joëlle Le Marec, a été celui d'un premier élan réflexif, nourri et enrichi par les échanges roboratifs dans les *Espaces réflexifs*[1], et interrompu par

1. Les *Espaces réflexifs* sont un carnet de recherche (ou blog) collectif où nous interrogeons depuis 2012, selon des formes de conversation scientifique numérique, ce qu'est et fait la réflexivité à nos pratiques professionnelles, à nos regards, à nos manières d'être en contact : reflexivites.hypotheses.org

une expérience professionnelle très instructive quant à l'expérience de situations de *déficit de réflexivité* et de capture [2].

Je n'ai compris que récemment à quel point ces réflexions dépassent largement la question des sciences comme pratiques, comme acteurs ou institutions, et nous ramènent à la relation intime que la pensée entretient avec les mots, le langage, l'écriture et l'oral, selon une dimension historique qui nous accompagne dans le questionnement de nos fondements culturels et scientifiques.

Que sommes-nous en train de faire ? De quels savoirs parle-t-on et ne parle-t-on pas ? Comment pense-t-on ou ne pense-t-on pas aujourd'hui dans les sciences ? Quelles en sont les idéologies ? L'audace vivifiante de Baudouin Jurdant, que je retrouve chez des autrices comme Isabelle Stengers ou Donna Haraway, et chez Florence Piron, est d'avoir ramené ces questions en science – en iconoclastes et à l'encontre des pouvoirs institués –, comme des non-évidences, de celles que la science aimerait pouvoir oublier pour prétendre à la neutralité, à l'objectivité. Pour continuer de poursuivre coûte que coûte son désir de scientificité – autre question chère à Baudouin Jurdant.

Dans le texte que je choisis de commenter ici, Baudouin Jurdant nous amène à voir, entendre et sentir ce que l'écriture fait aux sciences et aux individus en sciences. Il « active les mots » [3]. C'est un texte qui donne à penser. Je le re-lis oralement avec les étudiant.e.s presque chaque année depuis 6 ans. Car c'est à l'oral, justement, que l'on sent le texte. Et de préférence dans une oralité collective. Et à chaque lecture, selon qui lit et commente, j'y entends de nouvelles choses, de nouvelles voix et de nouveaux impensés s'ouvrent à notre attention.

« Parler la science ? » est un texte à parler plus qu'à lire. Il a sans doute été délicat à écrire.

J'aime en particulier le mettre en perspective avec sa conférence « Communication scientifique et réflexivité » (2009) [4], son texte « Vulgarisation scientifique et idéologie » (1969) ou encore « La science un drôle de Je ! Triméthylamine * » (1975) et « La science : une écriture parlante ? » (1998).

Baudouin Jurdant choisit d'interroger la vulgarisation comme une manière de parler la science. Non pas de parler « au nom de la science » [5], mais de réintégrer un regard propre, une perspective particulière, pour réparer un *escamotage de l'énonciation* et un *déficit de réflexivité* propre à l'écriture scientifique et à la prétention objective [6].

À force de parler (notamment de ce texte) avec Baudouin Jurdant, j'ai appris petit à petit à remonter à certaines racines ou à certains points de capiton [7] – ces lignes de sens qui font tenir le discours debout –, ceux qui structurent l'espace de déploiement de la

2. J'utilise le terme « capture » au sens d'Isabelle Stengers et Philippe Pignarre, *La Sorcellerie capitaliste - Pratiques de désenvoûtement*, Editions La découverte, Paris, 2005.

3. Isabelle Stengers, *Activer les possibles*, Éditions Esperluète, Paris, 2018.

4. Baudouin Jurdant, « Communication scientifique et réflexivité », Espaces réflexifs (carnet de recherche), 22 février 2012, en ligne : https ://reflexivites.hypotheses.org/695. Consulté le 28 février 2019.

5. Isabelle Stengers, *Sciences et pouvoir*, Éditions la Découverte, Paris, 2002 (1997).

6. Le « point de vue de nulle part » de Pierre Bourdieu ou le « truc divin » de Donna Haraway.

7. La notion de « point de capiton » est empruntée à Lacan et est un clin d'œil à l'importance de la pensée althussérienne dans le travail de Baudouin Jurdant : Lacan J., *Le séminaire*, livre III, "Les Psychoses", Paris, Le Seuil, 1981, Chapitre XXI, p. 293-306.

pensée et du questionnement des évidences, ceux qui rendent les textes de Baudouin Jurdant lisibles selon de multiples niveaux de lectures qui ne s'offrent pas d'emblée, mais se laissent explorer à la condition de s'y rendre attentifs. Cette trame de la pensée se situe dans un au-delà que le chercheur pris dans ses normes quotidiennes et actuelles de la « bonne manière d'écrire » ne perçoit qu'à condition de se décaler, de déplier, de prendre du champ et d'accepter d'entrer dans un mouvement réflexif fécond.

« Parler la science » nous embarque depuis l'interrogation de l'ordinaire et le quotidien des pratiques scientifiques et de médiation, mais aussi beaucoup plus loin, à la condition que l'on accepte de questionner avec lui nos fondations et l'historicité de notre culture occidentale, quelque part dans notre rapport à la langue, aux langages et aux mots comme dispositifs. Mais bien plus encore, dans notre rapport impensé et idéologique au monde, au corps, à l'autre, à la terre [8]. Ce texte représente pour moi l'une de ces portes dont l'on franchit à plusieurs reprises le seuil pour comprendre petit à petit vers où elle peut (em)mener. Une fois le seuil franchi, le *rapport* à la science, à soi et au monde change.

C'est pourquoi, je retrouve dans l'approche de Baudouin Jurdant, tendue par le retour à l'oral et au sujet parlant (« cette part subjective de l'énonciation »), une affinité troublante avec l'épistémologie du point de vue (*standpoint epistemology*) [9] et la littérature féministe. Dans les deux cas, il y a rencontre avec une pensée qui *fait* quelque chose à la vie-même. J'y vois la même attention au sujet connaissant réflexif et parlant, à la situation des discours et à l'ouverture des voix différentes [10]. A chaque fois, je me sens en contact avec une pensée complexe qui libère des dualismes occidentaux et cartésiens, ce qui nous ouvre à d'autres façons de savoir et de vivre : une manière d'*être au monde*. Ces voix, auxquelles se mêle celle de Baudouin Jurdant avec une attention toute particulière pour *ce que peut* l'oral, ce à quoi il nous relie, disent tout à la fois ce à quoi elles tiennent en science (et dans le monde), ce qui compte et qu'il s'agit de développer et dont il s'agit de prendre soin, tout en revendiquant la possibilité d'une critique radicale des sciences [11]. Ce sont des voix qui nous rattachent à ce qui est vivant dans nos pratiques de sujets parlants et connaissants, et à ce à quoi je tiens dans nos pratiques intellectuelles. Elles nous amènent à vouloir lutter pour l'entretenir au sein de nos universités, si c'est encore possible, et dans d'autres lieux.

8. Le travail de Baudouin Jurdant résonne intimement avec la pensée de Walter Ong et David Abram : Walter J. Ong, *Oralité et écriture*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 ; David Abram, *Comment la terre s'est tue – Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013.

9. Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », dans Linda Alcoff et Elizabeth Potter (dir.), *Feminist Epistemologies*, New York & London, Routledge, 1993.

10. Je pense ici notamment à la manière dont Baudouin Jurdant a dirigé le Gersulp pendant 20 ans (Groupe d'étude et de recherche sur la science à l'Université Louis Pasteur, Strasbourg) et à la place donnée à la parole et à l'oral dans la vie de ce collectif.

11. Sur la critique des sciences des années 1970 : *Politiques du savoir – Sciences, technologies et participation dans les années 1968*, Mathieu Quet, Éditions des Archives Contemporaines, 2013 ; sur la cohabitation entre désir de « l'être scientifique » et désir de critique radicale : Benedikte Zitouni, « *With whose blood were my eyes crafted ?* (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité » in Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dirs.), *Penser avec Donna Haraway,* Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 46-63.

J'y ressens la recherche de ce qui compte et des manières de « se rendre capable de récupérer, de se réapproprier ce dont on a été séparé » [12] (*reclaim*) : la valeur des sciences pour ce qu'elles sont et ce qu'elles pourraient être. J'y perçois une dimension profondément politique. En cela que l'ordinaire de nos manières de *faire* et *dire* les sciences est politique [13].

L'influence de ce texte est majeur dans mes actuels travaux de recherche, à la croisée des épistémologies féministes et dans l'élan d'un renouveau épistémologique nécessaire pour la vitalité qu'il porte : peut-on encore *parler* la science ? Quelles sont les voix portées en particulier dans les situations de vulgarisation scientifique et à quelles conditions peuvent-elles être source de réflexivité ? S'agit-il de cette *oralité primaire*, d'une *parole sans père* ou au contraire d'un lieu possible d'émergence ou de renaissance du sujet parlant, situé, qui amorce le sujet réflexif, critique et politique ? Et plus largement, la critique des sciences – dont l'on fait souvent dater les heures glorieuses aux années 70 – est-elle encore possible aujourd'hui et sous quelles formes ? Lire Baudouin Jurdant, Donna Haraway, Walter Ong, David Abram et Isabelle Stengers, mais aussi Starhawk donne à ces réflexions une dimension profondément culturelle et bouleversante, liant intimement *l'ici et maintenant* de nos pratiques de recherche institutionnelles et de nos engagements politiques avec nos rapports à l'écrit, à l'oral, au souffle et à la terre. Avec le monde. Avec la vie.

12. Isabelle Stengers, *op. cit.*, 2018, p. 74.

13. De ce point de vue j'inter-relis l'intérêt de Baudouin Jurdant pour le travail d'Orwell (2011) avec l'intérêt des épistémologues et philosophes féministes pour l'ordinaire, l'expérience vécue et l'entretien du monde – au sens de la *conversation* et de la *conservation* (Sandra Laugier – en résonnance avec Stanley Cavell et Thoreau ; Carol Gilligan).